



Différences, inégalités, injustices : questionnement théologiques et psychosociologique

Benoit Jean-Marie Petit

► To cite this version:

Benoit Jean-Marie Petit. Différences, inégalités, injustices : questionnement théologiques et psychosociologique. 2019. <hal-01996309>

HAL Id: hal-01996309

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-01996309v1>

Preprint submitted on 28 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

L'arbitraire supposé des dieux	1
Déplacement : savoir l'autre ou le croire ?	3
Conte, mythe, parabole, métaphore	5
Démocratie	7
Bibliographie	9
Annexes	9

S'interroger, comme sociologue, sur la manière dont les personnes perçoivent la violence (venant de la nature, des hommes ou de dieu¹), c'est réfléchir sur ce qui les fait distinguer entre des différences légitimes ou non, accepter des inégalités ou lutter contre ce qu'ils considèrent comme des injustices. La psychanalyste Marie Balmary (²désormais MB) s'interroge sur le meurtre d'Abel par Caïn, (causée par le refus supposé de son offrande par YHWH) et sur la « semblable injustice » qui apparaît dans la parabole des talents inégalement répartis, diversement rétribués. Une lecture laïque de ces deux passages de la Bible, analyse ces constructions et représentations du divin, mises en parallèle avec la sourate 1, (la Fâtiha dans le Coran) : « Dieu, le Miséricordieux », celui qui, tout puissant et omniscient, « maître du jour de la rétribution... conduit sur le droit chemin et comble de bienfaits... non pas ceux qui ont suscité ta colère... »³. Violence in/justifiée faite par dieu ou en son nom ? Les diverses conceptions révèlent la tension intérieure qui travaille tout homme ; elles se superposent aux interrogations des exégèses historico-critiques et aux utopies séculières. Ceux qui construisent des droits de l'homme (sans transcendance ?) peuvent-ils prévenir ou réduire les violences inhumaines... quand la justice distributive (zakat, impôt, tzedaka) compense avec peine l'inégale (et intolérable) répartition des richesses... quand la justice rétributive, supposée venir après la mort, atténue peu les violences illicites ou oriente bien faiblement la responsabilité des hommes ?

L'arbitraire supposé des dieux

La Genèse présente l'énigme du refus supposé de l'offrande de Caïn par Yahvé : cela provoque la jalousie de l'aîné qui tue son frère. Mystère du choix divin, injustice ? Ce serait cette différence, dramatique, qui incite Caïn au meurtre d'Abel. YHWH donne sa grâce, sa faveur, à celui qu'il aurait choisi : cette inégalité supposée est perçue comme injuste, cause de violence, comme plus tard l'alliance avec le peuple élu susciterait l'antijudaïsme. Le psaume 90, parmi d'autres, évoque cette différence qui fonde la croyance confiante de l'élus : « Qu'il en tombe mille à ma droite, et dix mille à ma gauche, je reste hors d'atteinte ». Inégalités – injustices ? Frustration sinon légitime, du moins compréhensive. Difficile de savoir si et pourquoi l'aîné est convaincu que son offrande a été refusée.

¹ Sur la minuscule, la majuscule ou le pluriel voir annexe 4 méthodologique.

² *Abel ou la traversée de l'Eden*, Grasset, 1999, longuement résumée ici : sur le prétexte de la fameuse jalousie : l'agriculteur tue l'éleveur nomade - l'aîné tue le cadet, p. 62.

³ Traduction non littérale à partir de (Chebel, 2009 : 13) voir Moezzi, Mohamed Ali Amir, (2007), *Dictionnaire du Coran*, Robert Laffont, Bouquins : 40 occurrences sur l'enfer – 78 sur le paradis.

La psychanalyste s'interroge. « Que n'a-t-on pas écrit, inventé, pour, dans ce récit mythique, sauver le dieu d'une accusation d'arbitraire! » (MB : 1999 : 63). Abel aurait choisi le meilleur du troupeau (les premiers-nés) tandis que Caïn aurait présenté des fruits sans qualité. De multiples interprétations ont été données, jusque dans le coran : deux frères, l'un cultivateur et l'autre éleveur de petit bétail présentent tous deux une offrande au dieu. Depuis la comparaison en valeurs des deux métiers, reprise en partie dans le Coran (Meir Bar-Asher, 2007 : 7-8), jusqu'à l'excellence supposée des offrandes comparées, bien des hypothèses ont été avancées⁴.

La thèse de René Girard ébauche une loi sur l'origine de la violence comme celle du désir et de la rivalité mimétique ; Pierre Bourdieu décrit les réflexes de différenciation entre individus ou groupes, – désir de distinction marque des particularismes. Bultmann dans son fameux débat avec Jaspers « croit qu'il serait désastreux de détruire le langage mythologique, mais que ce langage n'a aucun sens « objectivable », aucune référence aux réalités empiriques » (Kolakowski, 2014 : 787). Est-ce à dire que le sens du mythe biblique ne puisse plus s'exprimer pour servir à l'homme moderne, réduisant à néant toute herméneutique ? Que dit la tradition qui puisse éclairer les situations d'aujourd'hui ? L'esprit immanent à la Raison humaine peut encore réfléchir sur ces contes ou légendes ancestrales et se laisser interroger aussi par le récit, cette énigme que raconte Jésus de Nazareth des trois serviteurs, inégalement dotés⁵. Le maître souverain qui distribue des dons inégaux suscite la perplexité (comme avec la parabole du vigneron rétribuant les vendangeurs « de la dernière heure » autant que ceux qui ont travaillé tout le jour). Cette distribution inégale peut provoquer bien des violences, des jalousies ou des révoltes devant l'injustice du sort.

« Une parabole est une comparaison qui veut montrer quelque chose d'invisible que l'homme ne peut pas dire directement, mais qu'il peut faire comprendre en racontant une histoire. » (MB: 64). L'histoire du maître et des trois serviteurs peut -être lue comme un conte. C'est un homme qui part au loin : « il appelle ses propres serviteurs et il leur remet⁶ ses biens ». À son retour, le maître rétribue par le commandement de dix villes le serviteur qui apporte dix autres talents, et par cinq villes celui qui apporte cinq autres talents ; mais il jette dehors celui qui n'a pas fait fructifier son seul talent. Arbitraire dans la logique distributive : « *à tout homme qui a, il sera donné, et il aura du surplus. Mais à qui n'a point, même ce qu'il a lui sera pris.* » Violence injuste de la rétribution inégale ou incitation au travail ? Il n'est pas question de débattre ici sur la manière de travailler de ces trois serviteurs incomparables : comment ont-ils utilisé leurs talents ? Est-ce en respectant leur prochain ou en usant de procédés « mal / habiles » ?

Le royaume des cieux, mystérieux dans sa répartition de richesses, appartiendrait donc aux violents ! Pour bien des prédicateurs, l'évangéliste indique qu'au-delà des différences d'attribution ou de

⁴ Une autre interprétation est donnée lors de l'émission *La source de vie*, (Antenne 2, le 10 juillet 2016) dans le débat entre Josy Eisenberg et Elie Wiesel. Le premier meurtre fratricide signalé dans la Genèse viendrait du refus d'Abel de répondre à son frère (sur une phrase que l'on ne connaît d'ailleurs pas – s'agit-il de la nature de leur sacrifice au divin, de leur relation propre ?). C'est de l'absence de dialogue que vient la violence – le refus d'une prise en considération de l'autre.

⁵ Matthieu 25, 14 à 30.

⁶ Le maître transmet, donne « à chacun selon sa propre force » : arbitraire ou inégalité justifiée ?

comportement, la parabole est une incitation à cette joie que Jésus (seul ?) veut transmettre à ceux qui l'accompagnent, « joie parfaite », « que nul ne vous ravira », joie sans retour, imprenable (MB : 65). En face « dehors, les ténèbres ... où sont les larmes et grincements de dents. » Face à la violence de la nature, accoucheuse de l'histoire, ou aux débats sur les méthodes pédagogiques plus ou moins directives, la psychanalyste propose une interprétation qui n'est pas sociologique : « *A quoi sert le maître ? Violence du maître; exclusion du pauvre... ainsi pensera d'abord le troisième serviteur, et le lecteur sans doute* » (MB, 89) : elle s'interroge autant sur une philosophie de la joie (mais est-ce dans l'acceptation des différences et est-ce le Royaume de Dieu ?) que sur l'intériorité de son psychisme.

Déplacement : savoir l'autre ou le croire ?

La psychanalyste précise ce qui lui semble à l'origine de la faute (non le « péché », encore moins le « péché originel » mais l'acte qui manque sa cible) : dans les deux histoires, en Eden avec Caïn, ou dans le cas du serviteur malheureux et hésitant, « quelqu'un prétend connaître ». Le serviteur croit connaître le maître (comme une personne) mais il ne fait que le savoir (comme une chose ou une idée). Caïn croit savoir que son sacrifice n'a pas été accepté et rend YHWH responsable de sa jalousie – prétexte pour un refus de responsabilité « Suis-je le *gardien* de mon frère ? » Mais plus profondément encore, Balmory rend la faute de Caïn imputable en partie à sa mère, Eve (qui a fait un enfant avec le Seigneur). La faute est d'abord subie par celui qui n'est pas reconnu comme fils. Il ne le peut car il n'a pas été vraiment engendré par le premier couple mythique. Eve n'est pas génitrice, elle ne reconnaît pas Adam comme père et ne nomme pas Caïn (MB : 269). Le père a besoin d'un autre pour le devenir. Or la parole a manqué dans cette naissance qui n'a pas produit d'engendrement. Être *gardien* (comme on l'est d'une chose ou d'un troupeau) l'empêche Caïn d'être *frère* de son frère, d'entrer en relation d'égal à égal avec lui.

En Eden, Adam dit « J'ai craint » et se cache. (Combien de mensonges ou dissimulations viennent de la peur de dire la vérité : ruse – lâcheté ? - note 4). « Tandis que l'homme et la femme de ce mythe prennent ce qui ne leur est pas donné, par une erreur rigoureusement symétrique, le troisième serviteur de la parabole ne prend pas ce qui lui a été donné. » La femme cesse d'être femme, se tenant pour sans valeur à l'origine, en voulant avoir la différence de l'autre pour être divine. L'homme, lui, est aussi floué en ne refusant pas de recevoir ce qu'il a déjà (il est à la fois défait et survalorisé). Et cette double méprise se retrouve dans les enfants. « *Vous serez comme des dieux connaissant le bien et le mal.* » Célèbre et inépuisable phrase qu'on lit d'habitude comme la tentation de l'orgueil : devenir tout-puissants, supplanter Dieu... Sans refuser ce sens, la psychanalyste se demande si « sous une apparence d'émancipation, il pourrait s'agir, au contraire, d'un assujettissement à un autre dieu, impersonnel celui-là et d'autant plus difficile à combattre (MB, p.202). Le serpent que Balmory croyait seulement séducteur et du côté du plaisir, du tout est permis, ne serait-il pas aussi du côté du Surmoi ? Il conseille de manger l'interdit, cette intériorisation des paroles de l'autorité. Vous serez comme des dieux peut aussi vouloir dire vous serez comme il faut. « Quelqu'un de vraiment « comme il faut » ne

sait-il pas toujours le bien qu'il doit faire et le mal qu'il ne doit pas faire, ne juge-t-il pas de lui-même et d'autrui en fonction de ce qui se fait et ce qui ne se fait pas? » C'est la mort de la différence

Les deux premiers serviteurs « ont choisi le bonheur. Non pas celui que promet le serpent, faux bonheur d'avoir l'objet de l'autre en perdant l'autre, faux bonheur de connaître l'autre par une connaissance dérobée, d'égaliser le dieu par le mépris du dieu et l'envie d'être comme lui. » Si j'accepte de ne pas connaître l'autre, je vais entrer avec lui dans la relation « croire » et non pas savoir. Cette inconnissance est heureuse. Dans la relation avec les humains, il faut choisir : croire ou savoir. Ce « savoir l'autre » qui donne le malheur, comment fait-on pour en sortir? « C'est de cette connaissance objectivante et persécutrice que souffre précisément notre troisième serviteur. Quel chemin s'ouvrira pour lui, qui le conduise hors d'une connaissance qu'il croit objective, hors d'une situation où il ne reconnaît pas son propre malheur? » Le troisième homme qui n'a pas pu faire sien ce qu'il avait reçu et a perdu même le premier don, n'a rien compris et demeure serviteur, sans don et sans joie.

Balmory voit en effet quatre étapes dans le don du maître :

- d'abord il donne les talents;
- puis, par son absence, la liberté d'en user;
- puis, le serviteur ayant bien reçu ces deux premiers dons (l'argent et la liberté), le maître donne l'institution 'sur beaucoup', c'est-à-dire une maîtrise accrue;
- enfin - saut qualitatif - l'introduction à « la joie de ton maître »; le serviteur peut certes avoir des joies; la joie, la joie unique, est joie de maître. » (MB : 89)

Joie d'être soi et différent. Jamais deux dons pareils, jamais deux hommes semblables. « Sur peu tu as été fiable, sur beaucoup je t'établirai. » Balmory ne veut pas traduire seulement par « fidèle »; serviteur « auquel on peut se fier ». « Le serviteur n'a pas été seulement fidèle et confiant : il a été fiable en matière de don et de lecture du don. Le maître considère les talents donnés comme peu de chose - il y aurait là de quoi s'étonner : dix (ou cinq) talents, c'est une fortune⁷, mais ce n'est jamais qu'une quantité de métal précieux, c'est du verbe avoir. Sans commune mesure avec ce que le bon serviteur fiable a rendu possible : que le maître puisse aujourd'hui l'introduire lui, l'homme-serviteur, à le rejoindre dans la joie.

C'est surtout l'usage que les serviteurs en ont fait qui a produit une transformation autrement plus importante que l'accroissement d'une richesse. « Ici, pas de nivellement par le bas, le maître n'a nullement abdiqué pour se rendre proche, il ne s'est pas fait serviteur avec son serviteur. A l'opposé, il lui permet d'accéder à sa propre hauteur, la hauteur de tous ceux qui ont fait de leur vie leur propre vie. Je voyais autrefois un guide de la servitude récompensée (mais maintenue) ; ce conte se révèle contenir un itinéraire pour en sortir, parvenir à la maîtrise et à l'au-delà de la maîtrise. »

Le troisième est « lent », « indécis » que de jugements dans nos Bibles » (MB : 99). (J'ajoute malade !) S'il avait placé le talent à la banque, le serviteur, du moins, aurait été souverain du

⁷ 6.000 drachmes ou deniers : un denier étant l'équivalent de 17 années d'un ouvrier ou d'un soldat (MB : 67)

placement du don, à défaut de l'être du don lui-même. Le banquier l'aurait reçu avec déférence, comme l'homme de confiance du maître. « Le serviteur aurait donc été reconnu par quelqu'un d'autre comme un estimable client et non plus comme un serviteur (idem). En lui aurait peut-être commencé de naître un nouveau regard sur lui-même.

Le serpent en Eden laisse entendre qu'il connaît le dieu. Caïn croit connaître la préférence du dieu, prétexte à son ressentiment d'aîné. Le serviteur de la parabole prétend connaître son maître. « *Malheureux serviteur, et hésitant! Tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, que je rassemble d'où je n'ai pas dispersé. Tu devais donc placer mon argent chez les banquiers* (MB : 98). C'est parce que le serviteur a imaginé que le maître était un homme dur que celui-ci parle de cette façon... « *Prenez-lui donc le talent et donnez à celui qui a les dix talents.* » Ou bien, finalement, le maître est vraiment dur, et le serviteur avait donc raison de l'imaginer ainsi. La fin de la parabole montre que le maître en rajoute dans la dureté. Il condamne le serviteur malheureux à la ténèbre⁸, la colère et les larmes.

Pourtant, à y regarder de plus près, l'ordre du maître ne l'arrache pas d'un monde de lumière pour le jeter dans la ténèbre. Il le fait passer de la ténèbre intérieure - celle du talent enterré, le repère de la peur - à une ténèbre nouvelle, la ténèbre extérieure. « L'expérience clinique vient au secours de l'exégèse. Cette ténèbre extérieure n'est-elle pas le lieu où les sentiments refoulés pourront sortir enfin. L'expression n'est souvent plus décelable dans le texte lorsqu'on a traduit l'adjectif « extérieur » par l'adverbe « dehors » (MB, 103) En fait, le chemin de vie (imposé par le dieu – non plus tyran mais pédagogue) passerait par l'exclusion qui sauve, une initiation de dernier recours.

« La colère interne qui l'empêchait de se croire digne du don va maintenant pouvoir sortir au-dehors, non plus contre lui mais ouvertement contre l'autre. Cette rage - le grincement des dents - ne sera plus cachée en lui, le fixant dans le statut de serviteur, l'enterrant dans la soumission et la crainte du maître. » (J'ajoute : dans cette rancœur, venant de la jalousie ?) « Il passe d'une exclusion de soi par soi à une exclusion par l'autre. A celle-là, il y a un avenir » (MB : 103). Après le retrait du don, l'exclusion fortement signifiée est le seul don que le maître puisse encore faire au serviteur inutilisable. Puisque la richesse et la joie ne pouvaient devenir siennes, la colère et la peine seront - au futur, le maître ne peut que l'espérer – la première façon que découvrira l'ancien serviteur de n'être plus au maître.

Dans l'expérience de la cure psychanalytique. Le maître accepte d'être pris pour qui l'autre le prend, d'entrer dans la logique même de son interlocuteur. Il « accepte le transfert ».

Conte, mythe, parabole, métaphore

Rachid Benzine s'interroge sur le sens de la métaphore : Dieu me parle, me punit, me guérit. » Je ne peux pas imaginer Dieu « parlant », c'est une métaphore. Les linguistes parlent d'une figure de

⁸ Sur la ténèbre et la vérité : la parole donnée et reprise, voir le mensonge par omission conseillé par certains jésuites, la dissimulation (Abraham mentant sur sa femme) ou la "taqyia" qui autorise à mentir à l'impie pour le bien de l'islam ou en cas de danger, la jurisprudence sur les versets abrogeant/abrogé spécifie qu'en cas de contradiction entre versets, c'est ou ce sont le/les derniers qui l'emportent.

style, grâce à laquelle la réalité dont nous parlons prend un - ou des – sens nouveau(x). Nous sommes en effet dans la figuration, dans la création d'images mentales qui déplacent le sens pour faire comprendre ce dont il s'agit. La Parole de Dieu a besoin de ces médiations, en l'occurrence de figures de style qui éveillent l'intérêt de notre imagination.

Une autre approche historico-critique interroge les religions instituées (à vocation universelle) qui déclarent vouloir convertir les peuples pour leur annoncer le salut. Balmary pense alors le mythe comme l'expression de l'extrême difficulté d'être homme devenant dieu, malgré l'assistance d'YHWH (MB : 347). Ce qu'elle appelle l'épreuve de la divinisation : « devenir des dieux auprès du dieu ». Mais est-ce possible sans dieux ?

Marcel Mauss se demande si les humains peuvent s'opposer sans s'agresser et précise la logique complexe de la violence symbolique sous-jacente à l'échange inégal, dans le (faux) don qui attend un contre-don dans une surenchère mortifère. Toute relation humaine est menacée par ce supposé échange « inégal », lorsqu'un des deux partenaires se juge supérieur (ou se voit traité en inférieur), quelles qu'en soit les raisons : différence de sexe, d'âge de revenu ou de position sociale. Misère de la condition humaine, quand chacun d'entre nous « a accepté d'offrir quelque chose qui ne le représente pas (un semblant dont il est lui-même dupe) et on l'a félicité quand il se reniait. » Le désir de perfection ou la lucidité devant le manque, ce « surmoi, cette instance psychique intérieure à soi », engendrent la peur et la honte (MB : 207). La honte abîme l'homme, elle le couche à terre, (brise son orgueil ou culpabilise la personne)... mais une sœur dominicaine qui exerce la médecine en prison affirme : Dieu ne supporte pas la honte que l'homme peut éprouver : « loin de le condamner ou de l'accuser, Dieu, au contraire, restaure l'homme qui ne craint pas de se tourner vers Lui » (Lécu, 2016). Face à la tentation de toute puissance et de la maîtrise totale de l'autre, du destin ou de la nature, viendrait la promesse du Christ : « je ne vous appelle plus serviteur mais ami ». L'agrément ou le refus de l'offrande lorsqu'elle ne représente pas le donateur ne vaut pas seulement pour le sacrifice (ou la prière faite au dieu⁹).

Les religions instituées font le postulat d'une vie après la mort et d'une *justice rétributive* qui jugera leurs actes. Cette croyance métaphysique depuis la pesée du cœur par le dieu Thot ou la déesse Mât, dans l'Égypte ancienne, suppose une récompense ou un châtiment au royaume des morts, un passage devant le centaure Chiron chez les Grecs, (Drewermann, 1999 : 124) ou le pressentiment des pharisiens contre la négation des sadducéens (Luc, 20 -27). La responsabilité envers le frère s'étend même dernièrement à la nature (Petit, 2014). La domination de l'homme industriel avec ses technologies transgressives engendrent des dégâts écologiques. Ils sont « punis » ici-bas, comme si dans une vision anthropologique de la nature personnifiée, Gaya se vengeait de la violence qui lui est faite. La responsabilité des musulmans envers la création sera jugée à la fin des temps comme elle s'est exprimée dernièrement dans la [Déclaration islamique sur le changement climatique](#) présentée par le Conseil français du culte musulman (CFCM, 2015) en écho à l'appel du Pape François: *Laudato*

⁹ La liturgie catholique (comme si l'homme était incapable de don désintéressé) en appelle à l'Esprit qui demande dans l'offrande en retour des dons au créateur « *fais de nous une offrande à ta gloire* ».

si'. Ces constructions idéologiques reposent sur le pari de Pascal : si Dieu existe, il en résulte, pour le croyant, que Dieu le rétribuera, après la mort, de ses actions (bonne conduite => paradis ; mauvaises actions => enfer). « *Comment, pour réconcilier l'homme avec la nature, réunir toutes convictions et classes sociales ? ... Une vraie approche écologique se transforme toujours en une approche sociale, qui doit intégrer la justice dans les dimensions sur l'environnement, pour écouter tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres* ». (Pape François, 2015, N° 49¹⁰).

Le mouvement postmoderne vers un homme *transhumain* qui ne serait plus seulement biologique" correspond à une représentation prométhéenne de la nature qui s'oppose à la contemplation de celle-ci. Les athées pensent plutôt la mort comme une disparition dans le néant (AB : 322) Ce qui n'empêche nombre d'entre eux de fonder une morale.

Démocratie

L'autofondation de l'homme.

Où chercher maintenant? S'il y a des voies d'émancipation et d'initiation à une vie bonne dans les cultures modernes, comment les découvrir aujourd'hui? Dans nos écrits, y a-t-il un ciel pour l'homme debout? Ce peut-être avec dieu pour ceux qui pensent la laïcité compatible avec diverses croyances. « Trop de croyants ont tellement intériorisé une culture de la soumission à la tradition et aux « maîtres de religion » (imams, muftis, shouyoukhs, etc.) qu'ils ne comprennent même pas qu'on leur parle de liberté spirituelle, et n'admettent pas qu'on un choix personnel vis-à-vis des « piliers » de l'islam (Bidar, 2016). D'autres ne peuvent se passer de ces « fonctionnaires de dieu », qui gèrent la faute et la peur, plutôt que la miséricorde et la tolérance.

La « bible démocratique », le livre de référence de cette religion séculière qu'est la *Déclaration des droits de l'homme*, dans son préambule, construit l'autofondation de l'homme sans référence à une transcendance.

Article 1. – « Tous les être humains naissent libres et égaux en droit. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité »

Article, 29 – « L'individu a des devoirs envers la communauté, dans laquelle seul le libre et plein développement de sa personnalité est possible.

Ces principes ne disent pas comment satisfaire aux justes exigences de la morale, de l'ordre public et du bien-être général dans une société démocratique (p. 44) Mais le désir (utopique) d'égalité fait se lever des masses, au péril de leur vie, face au tyran ; il s'affronte parfois au désir de fraternité.

Emancipé des dominations religieuses et politiques, l'homme des démocraties laïques n'est plus crispé sur le refus de s'anéantir devant un dieu tout-puissant mais pas davantage devant un roi arbitraire. Un certain nombre de croyants et d'incroyants ont pensé possible de sortir d'une aussi écrasante dépendance en niant ce créateur omnipotent, ce divin tyran. Ceux qui ont proclamé la mort de ces dieux nous en auraient libérés. Certains sociologues ont montré la difficulté à construire une éthique

¹⁰ L'Encyclique "*Laudato si*" ("Loué sois-tu"), Lessius éd. CERAS, avec la Conférence épiscopale de France, Recherche et action sociale, Centre d'Etudes Pédagogiques Ignatien, 2015.

sans référence à une révélation, sans hétéronomie. La philosophie allemande l'a précisé avec le paradoxe de *Münchhausen* : Le baron a voulu sortir d'une mare beaucoup plus grande que ce qu'il avait pensé. Afin de ne pas se noyer ; il ne pu se tirer hors de l'eau en se prenant par ses propres cheveux mais seulement avec la queue de son cheval. Est-il possible de se sortir tout seul du cadre du monde, sans transcendance ou sans la main d'un autre ?

La démocratie est le conflit, les divergences d'opinions, mais le dialogue est plus ou moins violent. Il m'interpelle et oblige à combattre ce que je ne supporte pas chez l'autre (parce qu'il me rappelle parfois – sans doute - ce que je n'accepte chez moi). Mais qui peut fonder la fraternité quand les différences sont très grandes et menacent la cohésion sociale ? Quelle miséricorde possible¹¹ synonyme de "tolérance" ? ¹² La tolérance et le respect de l'adversaire ne peuvent tout accepter si autre en veut à ma vie, dans une guerre sainte au nom de Dieu ? Peut-on tout accepter en politique contre les occupants étrangers, les opportunistes ou collaborateurs (annexe 3)?

Le droit des peuples à décider de leur destin ne peut effacer le désir qui ne sait pas trop comment s'orienter. « Désir d'être remis à sa place dans la suite des générations, et non d'être à soi-même son propre père, comme en témoigne l'engouement pour la généalogie. Et non d'être à soi-même son propre dieu, comme en témoigne ce « retour du religieux ». Désir d'être situé plus largement dans une humanité de transmission, de filiation (MB. 41). La violence des désirs ou des inégalités qui travaille tout homme ne peut se comparer à celles des institutions ou du cosmos, parfois autre nom du destin et le discernement s'impose devant la croyance que l'on peut changer quelque chose dans le monde (inégalités excessives, injustices) en changeant seulement le comportement d'individus isolés. Ou encore la croyance que « la somme des égoïsmes élargis de tous les citoyens, des producteurs zélés comme des consommateurs, fonde l'utilité objective de l'idée d'une justice pour tous. » (Drewermann, 1992 : 117)

Selon la dialectique des conflits / complémentarités, l'analyse historico-critique ou la psychologie des profondeurs, de multiples nuances sont apportées aux trois dimensions cosmiques, sociales ou intimes qui montrent l'imagination sans borne de la quête de sens, à travers les âges ; avec ou sans dieu, bien des violences sont suscitées par les désirs ou les besoins qui montrent la fragilité des hommes, mais aussi bien des solidarités qui montrent leur dignité.

¹¹ Annexe 2. La loi sur le mariage pour tous

¹² Violaine des Courières - *la Vie* 01/04/2016 et *Chrétiens en débat*, n° 162 – 2 avril 2016 - http://www.lavie.fr/debats/chretiensendebats/la-misericorde-est-elle-synonyme-de-tolerance-01-04-2016-71941_431.php?IdTis=XTC-AGXN-GA432O-DD-3E8W-XRO

Bibliographie

- Bachir Diagne Souleyman, « *Comment philosopher en islam ?* »
<http://oumma.com/Le-philosophe-Souleymane-Bachir>
- Balmory Marie, « *Abel ou la traversée de l'Éden* », Paris, Grasset, 1999
- Bar-Asher Meir, *Abel et Caïn*, Université Hébraïque de Jérusalem, in Moezzi, 7 - 8.
- Bidar Abdennour, *Self islam, Histoire d'un islam personnel*, Point Essai, 2016
- Benzine Rachid, *Le coran expliqué aux jeunes*, éd. Seuil, 2012.
- Butler Judith « Ce qui fait une vie », - Essai sur la violence et le deuil, Zones, La Découverte, 2010.
- Chebel Malek, *Le Coran*, Fayard, 2009,
- Colosimo Anastasia, « *Les bûchers de la liberté* », Stock, 2016 Blasphème :
« *Tu as couvert ma honte* », cerf, 2016.
<http://www.editionsducerf.fr/librairie/livre/17587/tu-as-couvert-ma-honte>
- Drewermann, Eugen, *De la naissance des dieux à la naissance du christ*, Seuil, 1992.
- Kolakowski Leszek, « *Jésus : essai apologétique et sceptique* », *Commentaires* :
<http://www.commentaire.fr/revue/149/revue-148-hiver-2014.html>
- Lécu Anne, « *Tu as couvert ma honte* », cerf, 2016.
<http://www.editionsducerf.fr/librairie/livre/17587/tu-as-couvert-ma-honte>
- Lory Pierre, in Moezzi Mohamed Ali Amir, & Moubarak, *Dictionnaire du Coran*, Robert Laffont, Bouquins, Paris. 2007
- Mordillat Gérard et Prieur Jérôme, *Jésus selon Mahomet*, Seuil – Arte, 2015.
- Pape François, exhortation apostolique *La joie de l'amour*, 2016
- Petit Benoît, Colloque *Humanisme et environnement* : Toulouse, 2015, GREP, U2J « Anthropocène et colibris : comment réconcilier l'homme avec la nature ? »
- Père Maurice Borrmans, « Éthique, Loi divine et lois civiles en pays d'Islam », *Se comprendre*, N° 13/07 – Août-Septembre 2013 &
- Roemer, *Le Dieu obscur : cruauté, sexe et violence*, Labor et fides 150 p.
- Sissoko Cheikh Oumar, « le mal à la racine », Mali 1999.
- Youakim, Abraham dans le Coran, Paris Vrin, 1958.

Annexes

(Un commentaire ethnographique du film de Cheick Oumar Sissoko, "Le mal à la racine: sur *La Genèse* », a été fait par Catherine Mazauric¹³. Le réalisateur malien, ancien ministre de la Culture, a tourné dans le Nord du Mali, un scénario inspiré des chapitres 23 à 37 de la Genèse. L'accent se trouve ainsi placé le commencement, d'emblée chaotique, de l'humanité, à travers les conflits opposant les clans pourtant parents d'Esau le chasseur, Jacob le pasteur et Hamor le cultivateur, pour montrer les ambivalences de la fraternité humaine.)

2. Marie Balmory, à propos du projet de loi sur le mariage, tient un autre discours que Danièle Hervieu Leger (: « Le combat perdu de l'Eglise » *Le Monde*, 13 janvier 2013) ou que Judith Butler (« Ce qui fait une vie », *Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, Zones, coll. « Zones », 2010, 176 p., EAN : 9782355220289) Le but de la vie est d'accepter son sort ou de se battre pour améliorer son sort ?

¹³ (film, Mali, 1999) in *Récits de Genèse: Avatars des commencements* », éd. Catherine Mazellier-Lajarrige, : Presses Universitaires de Bordeaux, 2012, 310 pages et Paris, Éd Cerf, 2014, pp. 259-272).

« Tous les descendants d'Abraham émettent le même avis. Preuve qu'ils ne parlent pas pour leur religion, mais pour ce à quoi servent ces religions : garder la parole, éveiller la conscience. La société vit avec le projet de loi sur le "mariage pour tous" un véritable "tournant de la parole". Qu'allons-nous faire des mots "père", "mère", "mariage" si le même mot vaut pour "union de personnes de sexe différent" et "union de personnes de même sexe" ? Comment donner des droits qui corrigent des injustices sans détruire le langage ?" ¹⁴ Comment expliquerons-nous aux enfants que "semblable" et "différent", une chose et son contraire, c'est la même chose ? »

L'Eglise a la prétention de dire la loi au nom de Dieu ; elle combat la problématique moderne de l'autonomie de l'individu - sujet. La nature n'est plus un « ordre » mais un système complexe qui conjugue actions et rétroactions, régularités et aléas ».

La notion de tolérance a beaucoup fluctué à travers les siècles. En 1690, le terme était défini négativement comme une « *patience par laquelle on souffre ou on dissimule quelque-chose* ». Il faut attendre le *Traité sur la tolérance* de Voltaire en 1763 pour que, dans le contexte des guerres de religion, elle se transforme en valeur positive. L'essai s'opposait à toute forme d'intolérance religieuse, mais certaines de ses pages sont cruelles envers les superstitions religieuses, marquées d'anticléricisme et d'antisémitisme.

Le pape François, de son côté, reconnaît que « *tous les débats doctrinaux ne doivent pas être tranchés par des décisions magistérielles... compte de l'innombrable diversité des situations concrètes, on peut comprendre qu'on ne devait pas attendre du synode ou de cette exhortation une nouvelle législation générale du genre canonique, applicable à tous les cas.* » (297)

Annexe 3. Je ne peux faire justice moi – même ni parler au nom de Dieu.

David Vallat montre un parcours particulièrement intéressant de conversion. La prison, la lecture, une compagne et l'entreprise, lui ont permis de se reconstruire et de se réapproprier sa citoyenneté. « C'est en détention que je me suis *déradicalisé*. J'ai été au contact de détenus qui n'avaient ni mes convictions, ni mon profil, mais avec lesquels une certaine solidarité s'est installée. Or, je n'ai jamais commis l'irréparable par rapport à ma grille de lecture, à mes valeurs, aux fondements de mes principes : je n'ai jamais tué de civils, jamais torturé, jamais exécuté quelqu'un de désarmé. C'est ce qui m'a permis, aussi, de me reconstruire¹⁵. »

<http://acteursdeleconomie.latribune.fr/debats/grands-entretiens/2015-11-19/moi-david-vallat-ex-djihadiste-repentant-par-l-entreprise.html>

Annexe 3. L'orthographe double montre cette difficulté méthodologique ambivalente – MB, dans son analyse clinique parle DU « dieu », comme le sociologue scientifique ou agnostique, évoque une projection humaine, chose qui renvoie aux phantasmes, illusions, opium ou construction d'un monde renversé. La majuscule Dieu dans le texte YHWH laisse la place à une transcendance, l'ouverture à l'Eternel, au Tout autre, révélation qui est de l'ordre de la croyance et de la foi.

¹⁴ *La vie*: N°3522 Édition du 28 février 2013

¹⁵ *Terreur de jeunesse*, Calmann Lévy, 2016